

Une folie sans frontières

Les gens normaux n'ont rien d'exceptionnel de Laurence Ferreira Barbosa

Thierry Horguelin

Number 75, January 1994, February 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23297ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Horguelin, T. (1994). Review of [Une folie sans frontières / *Les gens normaux n'ont rien d'exceptionnel* de Laurence Ferreira Barbosa]. *24 images*, (75), 62–62.

LES GENS NORMAUX N'ONT RIEN D'EXCEPTIONNEL

DE LAURENCE FERREIRA BARBOSA

UNE FOLIE SANS FRONTIÈRES

par Thierry Horguelin

Entre un boulot idiot, humiliant, et des histoires d'amour qui finissent mal en général, Martine craque. Après une altercation avec son ancien amant, elle court sans but dans la nuit et se tape la tête contre une vitrine. Elle passe une première nuit aux urgences, tente une sortie au matin mais, incapable d'affronter le monde réel, décide de rester à l'hôpital.

D'entrée de jeu, Laurence Ferreira Barbosa évite, c'était le plus facile, le piège de l'apitoiement et de la complaisance dans le misérabilisme ou la grisaille déprimante. Son film est net et coupant, vif et souvent drôle. Il n'emprunte, aux premiers plans, la forme du néo-naturalisme à la française que pour en déplacer les repères et inventer un espace incertain, sans intérieur ni extérieur. Mais la cinéaste se garde aussi des périls qui menacent l'évocation de la folie au cinéma. Elle commence par défaire le récit. Il ne s'agit même plus de raconter l'histoire d'une dépression et d'une guérison fragile, mais de glisser sur une succession de rencontres et de moments. Ça ne prend jamais. Impossible de s'en remettre à la sécurité du diagnostic, d'enfermer les protagonistes dans les cases rassurantes de leurs symptômes.

Martine, et c'est ce qui rend le film admirable, échappe aux poncifs de la caractérisation, à toutes les explications socio-psychologiques. Elle ne doit rien non plus à un certain folklore de la marginalité. Ce n'est pas même une femme sous influence, mais une héroïne qui n'a sa place



Stupéfiante Valéria Bruni-Tedeschi.

nulle part: ni «dedans», dans cette institution aux contours indéfinis (clinique, hôpital psychiatrique?) d'où un médecin atrocement bienveillant veut l'expulser sous prétexte qu'elle va mieux, ni «dehors», dans le monde des gens «normaux» où chacun l'enjoint avec plus ou moins d'aménité d'aller se faire soigner. Laurence Ferreira Barbosa joue avec drôlerie et subversion de ce défaut de frontière. Elle pratique une mise en scène du déséquilibre, faite d'allers et de retours incessants, en campant sur la lisière de la normalité et de ce qu'on appelle la maladie mentale, dans un territoire indécidable, un monde sans lois abandonné aux replis de la souffrance et aux dérives du sentiment.

Martine ne sait pas s'arrêter aux normes socialement admises et pêche constamment par excès ou par défaut. Elle veut faire le bien de tout le monde – naturellement, elle en fait trop – et finit par se sauver en croyant sauver

les autres. La stupéfiante Valéria Bruni-Tedeschi lui donne un corps, un visage, des gestes maladroits, une violence, un poids d'existence, une fragilité bouleversante. Elle veille à ce que jamais sa trajectoire ne se fige dans la convention d'un «personnage de cinéma». C'est pourquoi elle est inoubliable. ■

LES GENS NORMAUX N'ONT RIEN D'EXCEPTIONNEL

France 1993. Ré.: Laurence Ferreira Barbosa. Scé.: Barbosa, Santiago Amigorena, Berroyer et Cédric Kahn. Ph.: Antoine Heberle. Mont.: Emmanuelle Castro. Mus.: Cesaria Evora, Cuco Valoy, Melvil Poupaud. Int.: Valéria Bruni-Tedeschi, Melvil Poupaud, Marc Citti, Claire Laroche, Frederic Diefenthal, Serge Hazanavicius, Sandrine Kiberlain, Berroyer. 103 minutes. Couleur. Dist.: Prima film.